

« Être sereinement inquiet
et vivre en sauvé »

Partie 2
Paulo Rodrigues



Nous avons essayé de répondre aux questions « *Sauvés, de quoi ?* » et « *Sauvés, par qui ?* » dans le texte du numéro précédent. Cela étant, se posent légitimement les questions : « *Sauvés, en vue de quoi ?* » et « *Sauvés, à quoi le voit-on ?* »

Sauvés, en vue de quoi ?

LE SALUT PROPOSÉ PAR LE CHRISTIANISME NE SUPPRIME PAS LA MORT QUI continue à marquer l'existence humaine, mais il transforme sa signification en la pensant comme un événement qui ouvre à l'accomplissement de la personne *en* Dieu. La vie éternelle, en échappant à une évidence de la sensibilité et de la certitude de la rationalité démonstrative, exige de poser la question de l'être humain autrement, précisément dans le contexte d'une confiance en la Parole de Dieu révélée. Car la destinée de l'être humain n'est pas un contenu dicté par l'être humain, mais objet de révélation par Dieu qui lui donne son contenu et sa forme définitive.

La promesse de l'éternité est une invitation à entrer dans la vie de Dieu, un chemin qui ne supprime ni la mort, ni l'histoire, ni le temps, ni ne constitue une évasion de la vie, mais elle intègre le fragment dans le Tout, le fini dans l'Infini, le caduc dans l'Éternel. Le christianisme ne propose pas une immortalité de contenu diffus, un simple prolongement de la vie terrestre ou une rupture définitive avec celle-ci, mais une nouvelle étape de cette vie, dont la nouveauté est la participation pleine à la Vie même de Dieu. "Mourir", ce n'est pas passer de la vie à la mort, mais de la vie à la Vie, de cette existence-ci dans la foi à une existence en totale communion avec Dieu dans l'Amour. En ce sens, l'éternité ne peut plus être pensée dans l'ordre

temporel ou spatial, car elle est essentiellement de l'ordre relationnel, la présence d'une Personne, Dieu, dont l'être humain partage la Vie.

Cette forme d'accomplissement est inscrite dans notre être comme dimension constitutive, comme capacité, désir et appel ; l'être humain doit la recevoir comme don divin en même temps qu'il la ratifie par l'assentiment de sa volonté. En pensant l'accomplissement de l'être humain en Dieu, les Pères de l'Église parlaient de « *l'être humain divinisé* » (*entheoumenon*), bien sûr non au sens que l'être humain devienne "dieu", mais au sens d'une participation à la Vie divine (*théosis, deificatio*) par la filiation adoptive, d'une communion avec Dieu dans l'amour. Maître Eckhart, l'exprime comme suit : « *Le premier fruit de l'incarnation du Christ Fils de Dieu est que l'homme soit par grâce d'adoption ce qu'Il est, Lui, par nature*¹. »

Penser l'éternité selon le christianisme implique de penser la question de la résurrection des morts non comme un retour à cette vie ni non plus comme simple libération de la mort physique, mais comme naissance et accomplissement de ce qui dans l'être humain était à l'état potentiel. La résurrection des morts est événement qui est désormais possible par la résurrection du Christ, acte du Père qui par son Esprit remodèle la création et fait que la résurrection appartienne dès lors à la capacité de la nature humaine. La résurrection de Jésus n'est pas simplement une victoire sur la mort biologique, mais aussi une victoire sur la mort spirituelle, celle qui consiste à être séparé de Dieu. Dans la résurrection du Christ, la mort, et non simplement sa mort, est vaincue, ce qui signifie que le combat que le Christ mène atteint la racine même du mal qui empêchait l'accomplissement de l'être humain. La résurrection suppose que dans la réalité terrestre de l'être humain, dans son corps de chair, est inscrite une semence d'éternité que Dieu déploiera en un acte qui, en prolongeant la logique de la création, transfigurera l'être humain en sa dernière figure lui rendant capable de "recevoir" Dieu. La personne humaine constituée dans la chair et affectée par la corruption de la mort, sera animée et transfigurée par l'Esprit pour devenir capable de participer à la Vie de Dieu.

Par le Christ se rétablit et s'accomplit le dessein inaugural de Dieu d'appeler l'être humain à une intimité filiale. Par le Christ l'être humain est rétabli dans sa vocation originelle d'être fils, non par une action volontariste, mais par une participation à la vie même du Fils, au mystère de Sa personne, où l'être humain découvre le salut comme "relation" avec Dieu et participation

1 MAÎTRE ECKHART, *Commentaire sur le Prologue de Jean*, 106.

à Sa vie. C'est encore Saint Jean qui nous donne la clé sur les « *dimensions* » de la vie éternelle : « *Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ* » (Jn 17:3).

Jésus Christ est donc le "lieu natal" d'un savoir de Dieu sur l'être humain et d'un savoir de l'être humain sur Dieu, il est le point de confluence d'une expérience totale et unique : l'expérience humaine d'être Dieu et l'expérience divine d'être homme. Il nous révèle l'être humain, il nous révèle Dieu et encore ce que doit être la relation entre les deux. En Lui nous faisons la particulière expérience d'être introduits à une relation avec Dieu et nous découvrons que le salut consiste en une participation à sa Vie. Dans le Christ le croyant déchiffre finalement le mystère de son être et de son identité profonde.

Sauvés, à quoi le voit-on ?

LE SALUT EST CERTES UN DON DIEU FAIT À TOUT PERSONNE HUMAINE ET en ce sens il a une portée universelle. Cependant le salut a un caractère conditionnel car chaque personne doit librement l'accepter en répondant à certaines conditions. Il faudra retenir trois conditions du salut qui ressortent des textes bibliques.

La première condition est *l'adhésion à la personne du Christ* et à son message par la foi. Il s'agit de la condition par excellence mentionnée dans le Nouveau Testament, adhésion indissociable de l'incorporation à l'Église par le Baptême. Comme l'affirme saint Jean : « *Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais ait la vie éternelle* » (Jn 3:16). L'interruption de la relation vitale au Christ implique la mort spirituelle : « *Je suis la vigne ; vous, les sarments. Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ; car hors de moi vous ne pouvez rien faire. Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il est jeté dehors comme le sarment et il se dessèche ; on les ramasse et on les jette au feu et ils brûlent* » (Jn 15:5-6).

La deuxième condition est *la conversion de vie*. Le repentir apparaît comme un contenu évangélique essentiel puisqu'il est nécessaire pour entrer dans le Royaume. « *Dès lors Jésus se mit à prêcher et à dire : "Repentez-vous, car le Royaume des Cieux est tout proche"* » (Mt 4:17).

La troisième condition est un aboutissement des deux conditions précédentes et elle consiste à faire la volonté de Dieu en restant fidèle à ses commandements : « *Ce n'est pas en me disant : "Seigneur, Seigneur", qu'on entrera*

dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mt 7:21). Le Christ a synthétisé cette volonté du Père dans le double commandement de l'amour de Dieu et du prochain (Mc 12:28-31).

Ainsi le salut universel proposé par le Christ renvoie à l'interrogation sur la manière dont nous personnellement remplissons les conditions d'une "vie filiale". Il ne faudrait pas oublier que le jugement à double issue (Mt 25:31-46) pose une question essentielle : « Comment ai-je aimé ? » Le critère du jugement est celui de l'amour, comme l'affirme saint Jean de la Croix (1542-1591) : « *Au soir de la vie, on t'interrogera sur l'amour*². »

Le salut n'est pas un décret, non plus un geste automatique ; l'être humain doit s'y inscrire par un acte de sa volonté et entrer dans la dynamique du Royaume. C'est pourquoi le salut n'est pas une "certitude" mais une "possibilité". La vie de l'être humain est comme un texte dont il décide progressivement la trame dans l'acte même de l'écriture³. Rien n'est écrit d'avance. Le salut offert par Dieu, l'être humain doit le ratifier en l'inscrivant de sa propre main dans son texte ; certes, l'être humain peut se construire sans Dieu, mais il pourra, s'il veut, inscrire le mot Dieu dans la trame de son récit, pour faire de sa vie une destinée. Cependant, à cause des obstacles sur le chemin, l'être humain s'égare, dévie de sa destinée, manque le but et ainsi la page initialement blanche se couvre de contradictions et d'erreurs. C'est pourquoi l'être humain doit réécrire et réinterpréter sa vie chaque fois qu'il est nécessaire, afin de reprendre le fil conducteur du récit. Rien n'est définitivement perdu. L'être humain a toujours la possibilité de reprendre sa plume, de réécrire sa vie à partir de sa "grammaire intérieure", de se dire à nouveau dans la joie, dans un texte où Dieu a déjà écrit le premier mot et écrira certainement le dernier.

Accepter le salut *par* un Autre, signifie prendre sa plume pour écrire le récit de sa vie à deux mains, pour inscrire l'infini dans le fini, le tout dans le fragment, le divin dans l'humain, pour se dire à partir d'un Amour *semper maior*... À la limite un dernier pas sera proposé à l'être humain : rendre sa plume, pour que Dieu lui-même écrive son histoire en lettres sacrées. Celui qui consent à se recevoir de Dieu, ne se détermine plus par soi-même, car il se laisse conduire par un Amour toujours plus grand qui lui révèle finale-

ment ce que signifie "être inconditionnellement aimé". Celui qui consent à un tel dessaisissement de soi-même, "perd" sa vie, pour se retrouver transfiguré, désormais, dans la Vie de l'Absolu. L'être humain peut se "construire" sans Dieu, comme le proposent l'athéisme et l'agnosticisme, sous le risque de rester enfermé dans sa propre définition ; ou consentir à être transfiguré par Dieu, vers un accomplissement de soi-même qu'il ne pourrait pas se donner lui-même.

À quoi voit-on que l'on est sauvés ? Comment savons-nous que nous sommes sur le chemin qui mène au salut ? À quoi voyons-nous que ce qui est promis est donné, attesté, confirmé ? Questions redoutables, largement débattues à l'intérieur du christianisme. Nietzsche, un philosophe très critique du christianisme, interpelle les chrétiens de son temps dans les termes suivants : « *Il faudrait qu'ils me chantent de meilleurs chants, pour que j'apprenne à croire en leur Sauveur : il faudrait que ses disciples aient un air plus sauvé*⁴ ! » Il s'agit de la vérité théorique et pratique du salut. La question ne porte pas simplement sur le contenu et la forme de ce salut, mais sur ses fruits. Notre enthousiasme se heurte à la conscience du péché individuel et collectif. Sur quelle base de vérité et d'évidence pouvons-nous affirmer faire une expérience du salut ? Avons-nous des raisons d'être inquiets, face au spectacle d'un monde qui ne semble pas avoir retrouvé le chemin du salut ? Seul un acte de confiance peut nous engager dans certaines voies où les signes, les assurances et les garanties manquent. Certes Dieu ne nous a pas encore délivrés du mal et de la mort, puisque ceux-ci demeurent, mais bien de la *tyrannie* du mal, du péché, de la mort, de l'impuissance et de la perte auxquels ils conduisent.

À quoi voyons-nous que nous sommes sur le chemin du salut ? C'est peut-être à nous de produire la preuve, de rendre véridique la promesse, par nos choix et nos décisions. C'est à nous de préparer l'avènement du Royaume de Dieu. C'est à nous de rendre vérifiable que le Royaume des cieux est déjà parmi nous, en prenant des décisions et en posant des actions selon l'enseignement de Jésus. Saint Paul a bien établi le contraste entre une forme d'existence "sauvée" et une forme d'existence qui mène vers l'abîme :

Or on sait bien tout ce que produit la chair : fornication, impureté, débauche, idolâtrie, magie, haines, discorde, jalousie, emportements, disputes, dissensions, scissions, sentiments d'envie, orgies, ripailles et choses semblables – et je vous préviens,

² JEAN DE LA CROIX, *Avis et Sentences spirituelles*, 56.

³ Adolphe GESCHÉ, « Le salut, écriture de vie », in André WÉNIN e. a., *Quand le salut se raconte*, Lumen Vitae, Bruxelles, 2000, p. 99-126.

⁴ Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*, II, in *Œuvres Complètes*, vol. 2, coll. « Bouquins », Laffont, Paris, 2001, p. 353.

comme je l'ai déjà fait, que ceux qui commettent ces fautes-là n'hériteront pas du Royaume de Dieu.

Mais le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, longanimité, servabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi : contre de telles choses il n'y a pas de loi. Or ceux qui appartiennent au Christ Jésus ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. Puisque l'Esprit est notre vie, que l'Esprit nous fasse agir.

— Ga 5:21-25

C'est à nous donc qu'il revient de montrer que nous sommes déjà entrés dans la dynamique du Royaume et de la promesse, par une parfaite conformité filiale à la volonté de Dieu : « ...*que ta volonté soit faite.* » C'est à nous de porter les fruits du salut à leur visibilité, notamment en répondant par l'action et par notre engagement aux aspirations que notre temps suscite, de justice, de libération, de pardon, de compassion, de paix, d'espérance, d'amour. La visibilité du salut de Dieu nous est confiée, pour que nous puissions avoir, en tant que disciples, « *un air plus sauvé* ». Pour que nous puissions dire enfin comme saint Paul : « *Et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi* » (Ga 2:20).

Paulo RODRIGUES
Université catholique de Lille.